

INCANDESCENTS

Du même auteur

Les Contes de Murboligen, Denoël, 2005.

Ne réveillez pas l'ours qui dort, Denoël, 2008.

FRODE GRYTTE



INCANDESCENTS

Roman traduit du néo-norvégien
par Céline Romand-Monnier

BUCHET • CHASTEL

CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ
AVEC LE SOUTIEN FINANCIER DE



Titre original :
Brenn huset ned

© Forlaget Oktober, Oslo, 2013
Norwegian edition published by Forlaget Oktober, Oslo, 2013
Published by agreement with Hagen Agency, Oslo

Et pour la traduction française
© Libella, 2015
7, rue des Canettes, 75006 Paris

ISBN : 978-2-283-02803-2

DOORS OPEN AT 8:00 PM
SHOWS START AT 10:00 PM

(voc)

Les Clash se posèrent à New York un après-midi de mai 1981. Sur l'escalier de l'avion, la chaleur s'abattit sur eux. Rampa dans leur col de chemise. Se coula dans leurs chaussures Dr. Martens. Cingla dans les taxis. L'été était là, et aux coins des rues, on pouvait entendre les gens soupirer. Enfin. Enfin. Divin. Le problème, c'était que cette chaleur faisait fondre la pommade. Par cette chaleur, les avertit Kosmo Vinyl, venu les accueillir à JFK en costume blanc, même la pommade Dixie Peach n'arrivait pas à maintenir une banane en l'air. En plus, Bernie était de retour, et Bernie avait mis un veto sur les couvre-chefs. C'est officiellement la fin des chapeaux chez les Clash, avait déclaré Bernie. Plus de trilbys. Quand les journalistes s'étaient pointés à la descente d'avion et dans le hall, ils étaient donc perdus. Le long vol et la vague de chaleur précoce avaient fait s'effondrer leurs mèches. Regardez, les mecs et les nanas, les Clash ont atterri aux États-Unis, et voyez ces coupes de cheveux de nazes. Merde. On ne prenait pas New York sans une banane au poil. New York requérait le cheveu haut. Dans le taxi pour Manhattan, Bernie avait tenu de longs discours, il avait traversé l'Atlantique avec Kosmo la semaine d'avant pour les préparatifs. Il

pérorait sur les conférences de presse, les chambres d'hôtel, les émissions de télé, les fresques graff, les théories d'Adorno et Horkheimer, l'argent qui était entièrement dépensé. Ils n'avaient même pas de quoi bouffer. C'était cette même putain d'histoire, les Clash étaient un gouffre, même *London Calling* ne leur avait rapporté que des clopinettes. Pour Noël, ils avaient reçu de la maison de disques un chèque de mille livres chacun. Maintenant, ils en étaient à moins cinq cent mille. Seigneur Dieu. Était-ce possible ? Partout *Sandinista !* avait fait un flop et le label envisageait de mettre les Clash en stand-by. Tout le monde voulait les transformer en chair à pâté, le public, les critiques, les collègues, un groupe de punk sortant un *triple album*, ça rimait à quoi, merde ? Bernie considérait que les Clash étaient rouillés, son job de manager était d'installer un nouveau moteur dans le groupe. Il avait annulé tous les concerts en Angleterre. Ils allaient prendre New York par les couilles. C'était l'enfance de l'art. Tenir New York par les couilles, c'était tenir le monde entier par les couilles. Huit concerts au Bond's International Casino allaient leur montrer, aux gens. Après, le plan était de faire pareil à Paris, Sydney et Londres, bander les muscles, brûler de la poudre, faire comprendre à tout le monde quel chef-d'œuvre était *Sandinista !* Ils allaient rapporter un peu de flouse, s'asseoir à la table des négociations et dire aux costards-cravates d'aller se brosse. Oh, chère CBS, comme vous nous blessez. Oh, non, non, non. La CBS allait se mettre à genoux devant Bernie et lui demander ce qu'elle pouvait pour les Clash. Mais pour ça, il fallait des cheveux qui restent hauts. Pour ça, il fallait s'asperger le visage d'eau froide le matin et bosser comme des cons. Joe n'écoutait plus. Il pria Bernie de la boucler. Bernie répondit et le cul du bourrin.

Joe lui demanda ce que c'était censé signifier. Hein ? Va te faire voir. Regarde dehors. Regarde la ville. Il adorait cette entrée dans New York. Bourdonner sur les ponts. Plonger dans les tunnels. Écouter les messages de l'autoradio. Il se délectait de revenir à la surface, de glisser entre les hauts buildings qui pendant des années avaient existé sans lui, qui pendant des années après sa disparition allaient demeurer. Une catastrophe de toute beauté. Un cachet de Benzédrine debout sur la tranche. Une ville que personne ne pouvait englober comme une pastille. Bernie, lui, croyait que c'était possible. Et c'est ce qui faisait que Bernie était Bernie. Il était probablement aussi terrifié que tous les autres, Joe savait juste qu'il empaquetait le sel, que Bernie était capable, d'un claquement de doigts, de transformer le matin en soir. Si une salle de concerts pouvait accueillir mille cinq cents personnes, Bernie en mettait trois mille. S'ils n'arrivaient pas à mettre la main sur un taxi, Bernie réquisitionnait le premier venu. C'est pourquoi Joe avait voulu le faire revenir. Tous les bons groupes devaient avoir leur taré. Les Stones avaient eu Brian Jones. Les Pistols, Sid Vicious. Les Who, Keith Moon. Les Clash avaient Bernie. Le problème, c'était que le gars se figurait que les Clash étaient son groupe à lui. Que les Clash étaient le Parti communiste, et lui, Joseph Staline. Joe n'avait jamais présenté la chose comme un ultimatum. Ils étaient une famille maintenant, ils étaient ensemble depuis si longtemps, ensemble, ils avaient voyagé et fait la fête, ensemble, ils s'étaient engueulés et avaient pleuré, ils avaient échangé leurs petites amies, un père de famille n'a pas besoin de tout énoncer en termes explicites pour que le reste de la troupe sache ce qu'il en est. Mais c'était comme ça : ou ils réintégraient Bernie ou Joe disparaissait. Mick s'était montré

réticent, il admirait le bonhomme et le détestait à la fois, c'est juste qu'il ne l'avait pas franchement dit. Topper avait qualifié Bernie de marchand de bagnoles d'occase stalinien. Seul Paul était d'accord avec Joe, ils étaient devenus un gigantesque conglomérat, ils opéraient avec des ordres du jour et des calendriers annuels, mais ils étaient un groupe de punk, merde, qu'ils passent donc à la vitesse supérieure. La volonté de Joe avait été respectée. Mick avait tiré la gueule, mais Bernie était de retour, c'était même un Bernie nouvelle mouture qui était assis à côté de lui dans le taxi. Bernie s'était fait opérer son énorme tarin, un marxiste coquet, c'est tout ce qu'il était. Bernie s'était aussi défait de ses lunettes d'étudiant débiles, il plissait les yeux sur Manhattan avec de nouvelles lentilles. Ses cheveux étaient courts, afin de ne pas rendre évident pour tous et toutes qu'il serait chauve bien avant d'atteindre l'âge mûr. Joe s'était lui-même débarrassé de ses vieilles dents qui l'avaient torturé à la folie, il avait toujours été une publicité vivante pour l'hygiène dentaire quotidienne. Depuis qu'il avait commencé à jouer, il s'en était foutu, ça faisait partie de son voyage de classe inversé, une tentative de devenir un prolétaire aux chicots pourris. Là, il avait fait un bref boulot de production pour The Little Roosters, et puis il s'était procuré de nouvelles dents. Tous les matins, il se levait et se souriait à lui-même comme un Cary Grant. Salut, beau gosse ! Il contempla le ciel par la vitre du taxi. Au sud, quelques nuages se laissaient emporter, et un bleu profond s'étirait au-dessus des tours. Ce sentiment d'urgence que New York sème chez les gens. Magne-toi le train, écrase ta clope, paie ici, poinçonne là. C'était une scène de *La Horde sauvage*, enfin, il avait réuni sa vieille bande, ensemble, ils allaient chevaucher sur les avenues. Il entendit quelques notes

du ghettoblaster qu'il traînait partout. Il monta le son, en sortit leur mix de « The Magnificent Seven », un rythme noir new-yorkais qu'ils avaient rappé tard un soir et enregistré à l'Electric Lady. *Ring. Ring. Seven AM. Move yourself to go again.* Ils la passent en boucle, commenta Bernie. On l'entend sur toutes les radios, ici. Parfait. Parfait. Joe se prépara à sortir du taxi. Il remonta le col de son polo, la cigarette pendue au bec. C'était là son époque, ça allait être son été. Vas-y. Donne tout ce que tu as. C'est aussi simple que cela. *Don't stop, give it all you've got.* Alors qu'est-ce que t'en dis ? Je suis là. Noo York va devenir mienne.

Qu'est-ce qui ne va pas, Joe ? cria Gaby depuis la chambre. Il ne répondit pas, se contenta de dévisager l'homme dans le miroir de la salle de bains. Pas rasé, débardeur blanc, regard sombre, bras croisés sur la poitrine, comme une espèce de protection. Qu'est-ce qui cloche, Joe ? insista Gaby. Il ferma la porte du pied. Claquement vif. Assise sur le lit, Gaby continuait. Tu ne pourrais pas répondre ? Toi qui es censé être un as des mots, tu ne pourrais pas dire quelque chose ? Joe ouvrit le robinet pour ne plus avoir à entendre sa voix. Il sentait la brèche dans son crâne, entre alors et maintenant, entre jour et nuit, entre Florence et New York. Il ne s'habituerait jamais à ce foutu décalage horaire. Gaby avait raison. Il était capable de palabrer sur toutes les chaînes de télé du monde, de coincer n'importe quel journaliste. De parler de chômage, de squats, de menace nucléaire, du gouvernement Thatcher et de la situation au Nicaragua. L'amour, merci, c'est déjà bien couvert, avait-il coutume de répondre quand on lui demandait en interview pourquoi il n'écrivait jamais de chansons d'amour. Parle de ce que tu connais, avait dit Bernie, dans une tentative de mettre

les Clash sur pied, comme une mère essaie de lever et faire tenir debout son veau. Dans le petit local de répétition de Davis Road, Joe avait eu un frisson d'horreur. Il s'y trouvait avec Mick, Paul et Keith, une bande de foutus amateurs. Ils ne savaient rien. Ils ne savaient rien faire. Il avait envisagé de repartir tout de suite, et puis à la place, il s'était mis à cracher des mots, des versets et des refrains. Quand lui et Mick s'étaient sérieusement mis à fabriquer des chansons ensemble, les textes étaient sortis sitôt qu'il s'installait à la machine à écrire, c'était comme s'il ouvrait une trappe dans son crâne et que les mots en sortaient. Avec Gaby, il n'y avait pas de mots. Tu crois que c'est facile pour moi ? avait-elle demandé pendant qu'ils s'occupaient de leur enregistrement au Gramercy. Tu es tout le temps occupé avec tes trucs à toi, tu crois que c'est simple pour moi ? Il l'avait poursuivie dans le hall, avait tenté de l'étreindre dans l'ascenseur qui montait. Ne me touche pas, avait-elle dit. Oh, Gaby, baby. La première fois qu'il l'avait rencontrée, elle avait seize ans. C'était à la soirée de lancement de *Give 'em Enough Rope*. Ensuite, il l'avait raccompagnée chez ses parents à Chelsea. Ils avaient marché ensemble dans le calme nocturne des rues londoniennes. Il faut me tenir délicatement, avait-elle dit. Il avait fait ce qu'elle lui disait, jamais il n'avait fait preuve d'une délicatesse pareille. Pendant plusieurs mois, il s'était dit qu'il l'avait inventée. Il ne l'avait pas revue avant un soir au Elgin Food Pub où elle vint droit vers lui. Elle se campa sur ses genoux, il sentait ses cheveux contre sa bouche, sa nuque contre son nez, le poids de Gaby sur ses cuisses, sur son sexe. Qu'était-il censé faire ? Qui était-elle ? Que voulait-elle ? Je te veux, avait-elle chuchoté. Joe ferma le robinet, se lava le visage, ressortit. Gaby était toujours assise sur le lit. Par cette nuit chaude, elle ne portait qu'une simple culotte blanche. Il se

pencha en avant et l'attira à lui, tira aussi fort qu'il pouvait, craignant qu'elle ne disparaisse. Tu es devenu fou ? fit-elle en essayant de dégager son bras. Lâche-moi ou je... Il tint bon. Je ne te laisserai pas me malmener. Tu peux malmener les gens de ton groupe, mais pas moi. Il tordit plus fort, tira, il avait besoin d'elle, il était accro. Gaby lui mordit la main gauche, et il lâcha prise en hurlant et en secouant la main. Il retourna dans la salle de bains, fit couler des flots d'eau sur sa main, cherchant de la gaze de l'autre. Bordel. Elle vint à son tour, s'appuya sur son dos. Qu'y a-t-il, Joe ? demanda-t-elle. Rien. C'est juste mes mains, dit-il. Oh, je suis navrée, dit-elle. Je n'aurais pas dû... Il se retourna. Ça va, Gaby, mes mains me font toujours mal. Je sais, dit-elle. Je sais. Il respirait à peine. Avant, ça avaient été les dents. Maintenant, c'étaient les mains. Avant chaque concert, il les enveloppait d'adhésif dans les loges, pour éviter de se couper, mais après, il avait quand même mal. Gaby les prit dans les siennes. Tu as l'air fatigué, dit-elle. Ça va, dit-il, quoi que je fasse, mon corps prend soin de moi. Il fallait bien que quelqu'un y croie. Son regard scrutait une véritable pharmacie. En tournée, les Clash emportaient toujours tout un arsenal de vitamines. Comme s'ils compensaient leur vie de tournée malsaine par des vitamines et des plantes.

Gin & bennies → une théière de camomille

Un pétard → dix vitamines

Une bonne cuite → un paquet de compléments alimentaires

Il enroula de la gaze mouillée autour de sa main. Ils retournèrent dans la chambre. Gaby farfouillait dans les oreillers et les couettes. Qu'est-ce que tu cherches ? demanda Joe. J'ai

perdu une boucle d'oreille quand tu as déjanté, répondit-elle en se redressant. Joe se mit à chercher. Oublie ça, je la retrouverai demain, ce qui compte, c'est toi et moi. Elle l'attira à elle, lui ébouriffa les cheveux. Tu ne m'écoutes pas, Joe, je n'aime pas que tu me prennes dans tes bras uniquement pour faire disparaître les choses. Tu blagues, et tu crois que tout est réglé. Je suis désolé, dit Joe. Il entreprit de lui embrasser le sein gauche. Elle le repoussa, le caressa. Ils restèrent allongés. Je veux dormir, déclara Gaby. Elle se recroquevilla sur elle-même et il entendit bientôt son souffle régulier. Le climatiseur bourdonnait en haut du mur. Une lumière bleue emplissait la pièce. De l'autre côté de la fenêtre d'hôtel s'étalait la nuit fraîchement filtrée. Il était fatigué, ce lit était du pur luxe, une dizaine d'oreillers dans lesquels sombrer, mais il luttait contre le sommeil. Il détestait les cauchemars qui s'implantaient s'il n'avait pas eu de pétard avant de se coucher. Les cauchemars pouvaient varier d'une nuit à l'autre, mais tous les matins, il se réveillait proprement éreinté. Des vautours avaient piqué sur lui, des charognards avaient joué avec lui avant de becqueter sa chair, ils avaient tiré les yeux de ses orbites, pioché dans ses entrailles. Joe fit glisser vers lui son paquet de cigarettes, en alluma une et regarda la fumée monter vers le plafond. Il trouva une feuille avec le logo de l'hôtel au sommet : *Gramercy Park Hotel, 2 Lexington Avenue*. Il écrivait dans l'avion, à l'arrière des taxis, dans la crasse des loges derrière la scène. Il écrivait sur des enveloppes, des serviettes, des cartes postales, des journaux, au dos des paquets de corn-flakes. L'énergie ne disparaissait jamais de son corps. Même tranquillement allongé sur un lit, il était comme grisé. Même s'il la bouclait, on aurait dit qu'il avait le clapet qui jacassait. Même immobile,

il était en route pour quelque part. On aurait dit qu'un feu de forêt sévissait constamment en lui. Son cerveau et son cœur filaient sur amphétamines, comme des voitures dans la rue, les voitures qu'il pouvait entendre s'arrêter aux feux rouges, les chauffeurs qui s'arrêtaient et redémarraient. Il ne savait pas pourquoi, il savait juste que ça ne pouvait pas être autrement. Il parcourut ce qu'il avait écrit, froissa la feuille et la lança vers la corbeille. Il attrapa la télécommande sur la table de chevet, tourna les pages de l'Amérique. Les chaînes habituelles. Les publicités usuelles. *Supercarburant extra spécial. Kilroy. Les chiens de lune.* Bonsoir. Voici les nouvelles. Joe Strummer, figure légendaire du rock, a succombé à une crise cardiaque. Hein ? NON ! Il appuya sur la chaîne suivante, comme dans une espèce de geste d'autodéfense. Crise cardiaque ? Ha ha ha ! C'est quoi ce bordel ? Il regarda un match de foot, une voiture qui s'écrasait, une interview de Ronald Reagan. Il appuya pour revenir en arrière. La chaîne n'y était plus. Du moins ne retrouva-t-il pas la présentatrice qui avait fait cette annonce. Un instant, il fut frappé par l'idée qu'il était effectivement en train de mourir, il était épuisé, il avait de la peine à respirer, ses oreilles sifflaient. Puis sa vue se clarifia. Il sentit ses mains douloureuses, elles étaient là, dans le lit, ses pieds se trouvaient plus loin, Gaby n'était qu'à cinq centimètres de lui. Il ferma les yeux, les rouvrit. La pièce redevint nette et tout se remit en place. Il ramena lentement ses jambes sous lui. Jésus. Jésus. Putaindebordeldedieuputain. Il éteignit la télévision et posa la tête sur l'oreiller, il avait les yeux qui piquaient, mais aucune larme ne vint. Il leva sa main sensible, et la laissa reposer sur la hanche de Gaby, resta un instant immobile. Rien ne s'écroula, rien ne manquait. Bientôt, il dormait.

Lève-tôt, hein ? fit-il dans les micros. Il était trois heures moins le quart, un mercredi de l'univers. L'après-midi des autres est toujours le matin des groupes de rock. Le foyer du Bond's était tout bruissant et bourdonnant. Joe bâilla et rigola. Kosmo avait fait placarder des affiches jaunes et rouges des Clash. Un énorme spot était braqué sur le groupe. Les journalistes avaient posé micros et enregistreurs sur la petite table devant, comme si les Clash avaient été affrétés pour conter au peuple américain la pleine et entière vérité. Joe était assis à gauche, avec Paul à côté. Puis Topper. Mick au bout à droite. Bernie virevoltait quelque part à l'arrière-plan. Tout le monde fumait. Une serveuse vêtue d'un uniforme marron servait du café. Joe se languissait d'une bière, de souffler la mousse du premier verre de la journée. Il avait remarqué qu'il sentait le soufre. Chaque fois qu'il était las et fatigué, le tic-tac de son corps se déclenchait et il sentait le soufre. Il avait essayé de se laver de cette odeur sous la douche, mais maintenant il était là, en tee-shirt des Clash noir avec un blouson sans manches rouge, devant un corps de presse au complet, et il sentait le soufre. Le punk est-il mort ? demanda quelqu'un. Joe ne pouvait pas voir le gars, son regard plongeait dans des lampes de télévision et des flashes. Ces abrutis consignaient chaque mot qu'il prononçait, chaque expression de son visage, et lui ne distinguait rien d'eux. Le punk n'est pas mort, répondit-il, nous faisons de meilleures chansons, nous jouons mieux, nous sommes plus beaux que jamais, j'ai même de nouvelles dents. Pourquoi jouez-vous dans une discothèque et pas au CBGB des punks ? poursuivit la même voix. Au CBGB, il aurait fallu qu'on joue tous les soirs pendant dix ans pour

que tout le monde puisse nous voir, répondit Joe. Et au Madison Square Garden ? entendit-on venir de l'obscurité. Joe servit son idéologie shakespearienne. Shakespeare avait pour principe que jamais sa troupe ne devait se trouver sur une scène si grande que les gens ne pouvaient pas voir les visages des comédiens. Les gens devaient savoir qu'ils croyaient au moindre mot qu'ils prononçaient. Nous sommes Shakespeare version 1981, déclara Joe. C'était Bernie qui les avait bookés huit soirs au Bond's International Casino. Les Clash auraient facilement pu remplir le Madison Square Garden, mais Bernie estimait que le Bond's leur conférerait une aura sexy et dangereuse. Madison, c'était pour Elton John et le Grateful Dead. Le Bond's se trouvait sur Times Square entre la 44^e et la 45^e Rue, en plein quartier des sex-shops, une discothèque qui rappelait probablement à Bernie les salles où les Clash avaient joué au tout début, une espèce de boîte de nuit louche avec des mafieux qui comptaient le cash et la came dans l'arrière-salle. Joe était arrivé à la conclusion que c'était ainsi que s'exprimait la nostalgie chez Bernie, qui voulait revenir aux choses telles qu'elles avaient été au début de leur ascension. Quel est votre message ? demanda un journaliste. Le pire, c'était ça. Lécher le cul de toute une profession manifestement inapte à effectuer la tâche qui lui avait été confiée. Qu'est-ce que tu veux dire, bordel ? demanda Paul. Vous devez bien avoir un message ? Tu ne piges pas ? On ne fait que notre boulot, observa Mick. On est un groupe de rock, on sort des disques et on fait des concerts. Viens au concert demain soir, dit Joe, et tu auras un message. Mais c'est quoi, ce message ? Eh bien, le message, c'est que nous voulons apprendre au monde entier à parler japonais. Les gens rirent. Il n'y a pas beaucoup de Japonais

sur vos disques ? Alors il vaut mieux écouter, dit Joe. *Quelles foutaises !* Quel gâchis total de temps et d'énergie ! Il songea qu'il aurait mieux valu qu'il fasse autre chose, lire un bouquin ou regarder la télé, aller faire un jogging dans Central Park, tout sauf ça. Le problème avec les journalistes, c'est qu'ils avaient oublié pourquoi les gens aiment la musique. Joe se sentait agité. Sa main restait sensible. Il avait quitté Gaby avant qu'elle se réveille, il s'était demandé s'il allait lui raconter son rêve, qu'il avait rêvé qu'il découvrirait sa propre mort aux infos, mais il n'était même pas sûr que ça ait été un rêve. Il but une gorgée de café, alluma une autre cigarette. Si la musique avait pu parler. Si la musique avait pu répondre à tous les coups de fil. Si la musique avait pu s'occuper de tous les journalistes. Les Clash auraient dû aller sur scène tous les soirs, offrir le meilleur spectacle de rock'n'roll que les gens aient jamais vu, et puis se tirer. Ça, c'était du punk. Entrer. Exploder. Sortir. De plus en plus souvent, il avait le sentiment qu'ils ne joueraient jamais. Tout n'était que voitures, arrière-salles, restos de burgers, bars d'hôtel, réunions de groupe, conférences de presse. Ils devaient constamment abandonner une chanson pour sauter dans des minibus, s'enregistrer sur des vols, dans des hôtels. Le dos voûté, Bernie arriva sur la pointe des pieds depuis le côté, redressa un micro sur la table, plongea comme s'il cherchait à être invisible, ce qui fit que tout le monde le regarda. Joe se pencha : Bernie Rhodes, mesdames et messieurs ! L'homme qui a inventé le punk ! Bernie tenta de s'éloigner, mais se prit les pieds dans le câble. Et manifestement, ça a été trop pour lui, ajouta Joe. Un journaliste cita Paul Weller de Jam, qui avait déclaré que les Clash étaient devenus du big business et rien d'autre. Comment le groupe lui-même aurait-il défini l'idée

de se vendre ? Mick prit la parole. On joue au Bond's, pas vrai ? Et on vend tous les billets, pas vrai ? Et quand tous les billets sont vendus, on s'est vendus, pas vrai ? Tout le monde rigola. Quelques-uns applaudirent. Mais *Sandinista !* n'a pas grand-chose d'un album de punk, si ? Eh bien, dit Joe, sur cet album, nous sommes partis dans environ trente-cinq directions différentes, vous ne comprenez pas qu'on n'est qu'une bande de cons qui font exactement ce qu'ils veulent ? Qu'est-ce que le punk pour vous ? demanda une voix sur la gauche. Joe désigna sa cigarette et expliqua que là, on avait du punk, trouver un cendrier quand quelqu'un allumait une cigarette, ne pas attendre que la cendre tombe sur la table, voir le problème et le régler, c'était ça, le punk. Qu'est-ce qui vous fait courir ? demanda-t-on à droite. Le désespoir, répondit Joe en rigolant. Je peux en toute quiétude vous recommander le désespoir. Qu'est-ce que le désespoir pour les Clash ? Eh bien, c'est se réveiller tous les matins en sachant qu'il y a encore du boulot à faire. Nous aussi, nous devons ouvrir les yeux le matin. J'ai vingt-huit ans maintenant, et dans ce que nous faisons, il ne s'agit pas d'être assis dans un fauteuil moelleux à écrire des conneries pour le journal du lendemain, c'est trois cents fois plus physique que ça, nous avons été choisis pour faire un travail, et ce travail n'est pas encore fait.

Le premier soir au Bond's, les mouvements paraissaient lents, comme si un temps de retard avait été inséré quelque part. Ils traînaient des pieds dans les loges comme dans un laboratoire de tests pour astronautes. Mick chuchotait dans son coin : allezallezallez. Topper tambourinait sur ses cuisses. Paul jouait inlassablement le même riff de basse. Joe fixa la

playlist à l'arrière de sa guitare, prit un shot de vodka, se fit entourer les mains d'adhésif par Kosmo Vinyl. Il entendait le bruit sourd du public à l'étage du dessous. *We want the Clash. We want the Clash.* Grandmaster Flash and the Furious Five avaient assuré la première partie et étaient repartis sous les huées, quel genre de public avaient-ils, au juste ? Des petits Blancs racistes ? Des gosses demeurés de la classe moyenne ? La gigantesque horloge sur la façade du Bond's indiquait onze heures moins cinq. Kosmo leva le pouce. D'habitude, ils couraient jusqu'à la scène. Là, ils descendirent gentiment les escaliers de secours, attendirent sur le seuil de la scène, puis entrèrent tranquillement dans l'éclairage scénique sur les notes du « Sixty Seconds to What » d'Ennio Morricone. Applaudissements. Sifflets. Huées. Piétinement. Crachats. Tous les membres du groupe s'étaient faits beaux avec des vêtements rétro de chez Trash and Vaudeville. Paul en noir avec une basse Fender sur l'épaule. Topper en chemise sans manches bleu foncé et jean assorti. Mick arriva en dernier, trotinant en pantalon blanc et chemise rouge avec des bretelles noires. Il avait un verre à la main. Ils branchèrent les guitares. Attendirent. Se retenaient. Puis le pied gauche de Joe se mit en marche. Lentement d'abord. Puis de plus en plus vite. *London calling to the faraway towns, now that war is declared and battle come down.* Le pied gauche de Joe Strummer était l'instrument principal des Clash. Sans avoir jamais vu ce pied à l'œuvre, on ne savait rien du groupe ni du punk en général. Chaque fois qu'il allait sur scène, le pied gauche de Joe Strummer devenait électrique. On aurait pu lui couper les oreilles, lui enfoncer les dents dans la gueule, lui casser les bras, lui briser les doigts, le bonhomme aurait continué comme si de rien n'était, tant que son pied gauche

restait intact. Dès que le pied gauche de Joe démarrait, le groupe démarrait aussi. Dès que le pied gauche de Joe amorçait le mouvement, la masse devant lui devenait un chaos de particules en collision. Joe compta à rebours pour « Safe European Home ». Ils se balancèrent dans « White Man in Hammersmith Palais ». Mick cria quelque chose. Joe n'arrivait pas à entendre. Il cria en retour qu'il était d'accord. D'habitude sur scène, ils n'échangeaient jamais de regards, ne souriaient pas, ne blaguaient pas, ne faisaient que fixer les gens l'air grave, c'était leur philosophie, ils étaient là pour le public, il ne fallait pas déconner avec ça. Ils n'étaient pas d'authentiques musiciens, pas des pros qui se tenaient chacun de son côté à jouer les chansons qu'ils avaient répétées, ils étaient quatre garçons qui s'efforçaient d'actionner cette putain d'énorme machine. Après « Lightning Strikes », Joe regarda autour de lui, il remarqua l'espace qui se soulevait, l'air qui avait un goût de sang, il se sentait cerné. C'était ça, ce qu'il était. Quelqu'un qui voulait changer le monde, quelqu'un qui voulait mettre à l'envers ce qui avait été. Les gens étaient capables de n'importe quoi. Les gens pouvaient changer tout ce qu'ils voulaient. Chaque jour qui passait, ils se faisaient les uns aux autres des choses épouvantables, mais c'était parce qu'ils étaient déshumanisés. Il était temps de revenir à l'humanisme. Il leur aurait fallu d'énormes publicités lumineuses sur tout Times Square. SANS LES GENS, T'ES QUE DALLE. Il savait que les Clash ne suffisaient pas, qu'il ne suffisait pas d'avoir de la pommade, du punk et du pogo. Le punk n'était pas révolution. Le punk n'était pas subtil ni intelligent. Le punk n'était pas poésie. Le punk n'était pas ping-pong. Le punk n'était même plus nouveau. Le punk n'était que ce cri désespéré autour de minuit dans

la nuit new-yorkaise. Mais jamais il ne baisserait les bras. Ses mains étaient douloureuses. Ça cognait dans son torse. Il avait mal aux pieds. Il avait des claquements dans la tête, mais ça marchait. Le monde était simple. New York était simple. Pendant deux heures le Bond's était simple. Paul chanta « The Guns of Brixton ». Mick chanta « Train in Vain ». Ils firent une « Complete Control » pointue et une « Spanish Bombs » dure. Ils filaient dans les rues. Sur les ponts. Sous la terre. Ils étaient une rame de subway hors de contrôle, ils déchirèrent « Armagideon Time » et « I'm So Bored With The USA ». Peu à peu, ils avaient appris à maîtriser cette machine, à la faire fonctionner. Topper avait toujours été magistral, mais les autres avaient progressé à la force du poignet, joué et travaillé, s'étaient échinés et avaient galéré. Et les voilà qui étaient devenus ce qu'ils avaient jadis rêvé de devenir. C'était là ce qu'ils savaient faire. Descendre l'escalier. Aller sur scène. S'élançant vers la lumière. Jouer de façon que la salle entière se retrouve soudain en feu. Les Clash allaient toujours sur scène en se jetant dans le chaos. Ils allaient sur scène et en face arrivaient poitrines, bouteilles, crachats, têtes et poings. Ils allaient sur scène et en face arrivaient coudes, sourcils, dos, fesses, clébards et ordures. Ils allaient sur scène et en face arrivaient télévisions, frigos, levers de soleil et chlorophylle. Ils allaient sur scène et en face arrivaient orgasmes, flashes, candidats au suicide, bouches, cigarettes, dégueulis et pigeons colombins.

Après le concert, Joe eut la sensation d'avoir enfilé ses vêtements, d'être sorti et de s'être fait culbuter. Il resta assis torse nu dans les loges, fixa le vide droit devant lui, la sueur gouttait de ses aisselles, il n'avait même pas eu la force d'ôter sa guitare. Il demanda si quelqu'un pouvait lui

allumer une cigarette, puis il se renfonça dans son siège et ferma les yeux, laissa son corps et ses mains trembler, poussa un gémissement et étira ses jambes toutes droites. Ils avaient cogné vingt-huit chansons, deux heures de chaos, un public de trois mille cinq cents personnes avait dansé, sauté, sifflé, hué. Poisseuses de sueur, leurs chemises étaient balancées sur le sol en béton. Voix et rires emplissaient la pièce. Il entendit Gaby féliciter Mick. Il entendit Bernie crier que ça commençait à venir, ils commençaient vraiment à se débrouiller, un beau jour, les Clash seraient franchement bons. Kosmo posa un fût de bière sur le comptoir. Sur un petit tabouret au bout du comptoir, Topper sourit de toutes ses dents, exigea d'être servi, il voulait des œufs et du bacon. Bob Gruen jouait une fanfare à la trompette. La porte s'ouvrit et se referma cent fois. La mère de Mick entra et embrassa son fils. Keith Levene fit son apparition en compagnie de John Lydon. Ils levèrent leurs verres et les félicitèrent. Don Letts filmait. Bob Gruen était là pour prendre des photos. Un blanc-bec aux cheveux en pointe sauta sur une table. AHRRRRGGGHH ! cria le type. Leur politique post-concert était que qui voulait pouvait venir les trouver. Les Clash étaient pour le peuple et par le peuple, ils voulaient entendre ce que pensaient les fans. Les fans devaient pouvoir photographier, discuter politique étrangère, déconner. Les fans devaient pouvoir boire une bière avec le groupe, se faire signer des autographes, se faire couper les tifs, c'était là une spécialité qu'ils avaient, bière et coupe de cheveux. Gaby vint le rejoindre, couper les tifs, l'embrassa. Je suis si fière de toi, dit-elle. Il n'avait pas la force de répondre. Elle caressa ses cheveux mouillés. Je ne vais pas tarder à prendre un taxi pour rentrer

à l'hôtel. Joe protesta. Reste, dit-il. Tu n'auras qu'à faire la fête pour moi aussi, répondit-elle. Reste. Non. Oh siallez, s'il te plaît. Elle lui caressa la joue et sortit des loges. Joe plissa les yeux face à la lumière crue, sentit son siège bouger, baissa les yeux sur les pieds de chaise, s'aperçut qu'ils étaient à roulettes, roula jusqu'à Paul, qui fumait en souriant. Joe tapa dans ses mains et se leva. Quelqu'un vint lui donner l'accolade, il n'avait pas la moindre idée de qui. S'il avait commencé à jouer dans un groupe, c'était parce qu'il voulait qu'on l'étreigne, c'était une stratégie de survie, quelqu'un m'apprécie, quelqu'un m'aime, quelqu'un veut de moi. Maintenant, tout le monde l'étreignait, et il ne savait pas si c'était vraiment ce qu'il souhaitait. C'est agréable ? demanda une voix dans son oreille. Une jeune femme en tailleur gris se tenait à ses côtés. Si c'est agréable ? répondit Joe. Oui ? Elle se présenta. Joe oublia son nom aussi sec, mais il saisit qu'elle était de la maison de disques. Il croyait pourtant qu'on leur avait interdit de venir. La femme raconta qu'ils avaient été une vingtaine d'Epic et de CBS à assister au concert, à cet instant précis, on servait des boissons dans la salle VIP à l'étage du dessus, les Clash ne voulaient-ils pas monter dire bonjour ? Joe la regarda. Euhhh, on vient de sortir de scène là, et on est un peu inquiets, est-ce qu'on a été nuls, bons, est-ce qu'on a été assez bons, vous comprenez sûrement... Elle dit que Joe n'avait pas de souci à se faire, ils avaient été incroyables. Elle comprenait qu'ils soient fatigués. Pouvaient-ils au moins monter pour une photo ? Cette soirée à New York avait été fabuleuse, il fallait l'immortaliser. Donnez-moi une minute, dit Joe. Il alla trouver Big Ray, l'engueula à mi-voix parce qu'il avait laissé passer des gens de CBS. Et la politique

de la porte ouverte ? fit Big Ray en haussant les épaules. Si tu es videur pour les Clash, il faut que tu puisses flairer les gens de CBS à cent mètres. OK ? Plus de gens de CBS. Joe rassembla les autres et les informa que le label voulait une photo avec le groupe. Foutues bites de rats, commenta Paul, ça, ils peuvent se le foutre au cul. Oyez, oyez, approuva Joe. On y va, on sourit, nous sommes les gentilles écolières que nous savons être, mais juste avant qu'ils prennent cette foutue photo de CBS et l'encadrent, on se tire. Mick ricana. Ils se changèrent et montèrent. On leur donna à chacun un verre de champagne, quelques canapés, ils se mêlèrent aux autres, bavardèrent. Je crois que nous avons là quelque chose de grand qui se prépare, remarqua un type qui s'était présenté comme directeur de la division de New York. Il les remercia pour un formidable concert. Les Clash avaient emballé New York. Les Clash en avaient peut-être assez des USA, mais les USA ne pouvaient se lasser d'eux. Encore merci. Applaudissements des costards-cravates. Ils se mirent en rang, comme pour une photo d'équipe avant un match. Les Clash devant, les gens du label derrière. Tout le monde souriait et blaguait. Un photographe prépara son appareil. Au moment précis où il allait appuyer sur le déclencheur, un... deux... souriez !... les Clash se levèrent et s'en allèrent. Fuck off, cracha Joe, on n'est pas du bétail. La femme de CBS arriva en courant, les rattrapa dans l'escalier, les supplia de revenir, elle expliqua qu'ils avaient humilié toute la direction de CBS. Oubliez, conclut Joe. En fait, vous ne voulez pas du tout de nous. Vous croyez que tout ce que nous cherchons, c'est le grabuge. Mais tout ce que nous voulons, c'est jouer de la musique.

Whaouh, vous avez arrosé de l'essence sur Times Square ce soir ! Et puis vous avez foutu le feu et vous vous êtes tirés, du travail bien fait ! Robert De Niro leva son verre. Bon Dieu. Ils rigolèrent. Merveilleux. Je peux te taxer encore une clope, Mick ? De Niro les avait emmenés au Tin Pan Alley, un bar juste en face du Bond's. Martin Scorsese avait utilisé cette boîte pour quelques scènes de *Raging Bull*, un bar sombre avec des centaines de visages sombres sur lesquels on aurait pu écrire des centaines de romans sombres. Assis au comptoir à boire de la bière, fumer, discuter, Joe se sentait soulagé. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentait ôté d'un poids. Il était libre de savourer. Les Clash travaillaient dur depuis cinq ans, mais jamais, ils n'avaient le droit de se réjouir de leurs victoires et triomphes, tout le monde attendait d'eux qu'ils soient une bande de misérables punks. Il lui arrivait de voir un groupe comme Madness à la télé et de leur envier l'énergie qu'il y avait dans tout ce qu'ils faisaient. De Niro s'était fait pousser la moustache pour le nouveau film de Scorsese, il expliqua qu'il allait jouer un comique raté. Il raconta que, sur le tournage de *Raging Bull*, ils n'avaient pas arrêté d'écouter les Clash, ils avaient mis de la musique classique dans le film lui-même, mais sur le plateau, tout le monde écoutait les Clash pour se mettre en condition. Ils adoraient les Clash. Il dit que Scorsese voulait les avoir dans *The King of Comedy*, peut-être aussi sur son projet suivant, le groupe et tout leur entourage s'inséreraient parfaitement dans *The Gangs of New York*. Vous avez l'air d'un vrai gang new-yorkais, conclut De Niro. Non, on a l'air d'un gang de vulves londoniennes, répondit Paul. Rires. Joe relata l'épisode de la photo avec les patrons de la CBS. T'aurais dû voir leurs têtes, fit-il. Les gens applaudirent,

pouffèrent, gémirent. De Niro dit qu'il aurait dû y être. Un délice pareil. Une splendeur pareille. Tous ces nazes sont comme ça, remarqua-t-il, un peu de résistance et le masque craque. Joe cajolait son verre de bière, il se poulécha les lèvres. Chaque fois que nous approchons de la CBS, c'est zone sinistrée, conclut Joe, mais ils ne méritent pas mieux. Le barman s'avança, il avait une tête d'acteur, une lumière douce montait du comptoir et atteignait son visage. Vous êtes Joe Strummer des Clash ? demanda-t-il. Et comment ! fit De Niro. Et comment ! Téléphone pour vous. Le barman en conduisant Joe de l'autre côté du bar. Joe prit le combiné, écouta, il n'y avait personne au bout du fil. Allô ? Joe n'entendait que les bruits du bar, la musique et les voix, la conversation et les rires. Il n'y a personne ? s'enquit le barman. Allô ? répéta Joe. Puis il entendit une voix d'homme dire : Souviens-toi que tu vas mourir. Joe n'entendit rien d'autre que ces paroles. *Souviens-toi que tu vas mourir*. Qui est-ce ? demanda-t-il. Puis la communication fut coupée. Ou du moins, on entendait seul le vacarme alentour. Le barman lui lança un regard interrogateur. Un taré, dit Joe. Il alla aux toilettes, pissa, s'aspergea le visage d'eau, lissa sa chemise, redressa le col dans sa nuque, remonta son pantalon jusqu'à ce qu'il tombe correctement sur les hanches. *Souviens-toi que tu vas mourir*. Quel abruti pouvait donc inventer un truc pareil ? Et comment pouvait-il savoir qu'il était au Tin Pan Alley ? Le gars était-il ici ? Eh, Joe ! fit Mick en lui donnant une tape dans le dos. Tout va bien ? Oui. On a été bons ce soir, on a été vraiment bons. Ils retournèrent ensemble dans la salle, bras dessus bras dessous. Joe biberonnait, continuait de fumer. Ils rigolaient, discutaient. Et merde, hein, il n'avait aucun ennemi. Enfin, il en avait des tas, mais aucun avec

un humour si déplorable. Un peu plus tard, Joe alla trouver le barman. Ce gars qui avait appelé, s'était-il présenté ? Le barman secoua la tête : Mais il vient de rappeler. Et ? J'ai dit que vous ne vouliez pas être dérangé. A-t-il ajouté quelque chose ? Eh bien, il m'a chargé de transmettre un message à Joe Strummer. Qui était ? Le barman hésita. Il m'a chargé de vous transmettre de vous souvenir que vous alliez mourir. Joe fit un signe de tête. Malade. Un type malade. Joe demanda s'il pouvait emprunter le téléphone. Il appela le Gramercy et demanda la chambre 809. Quand elle répondit enfin, elle avait la voix pâteuse de sommeil. Je voulais juste entendre ta voix, dit-il. OK, dit-elle. Je rentre bientôt, dit-il. Viens maintenant, dit-elle. Oh que oui. Viens maintenant, Joe. Il lutta contre ce qu'il ressentait de tendre et essaya un instant de le comprendre, puis il laissa cela glisser sur lui et rejoignit les autres. Il donna à Paul une claque sur la cuisse, fit le tour de tout le monde, bavarda, sourit, commanda des verres, chanta avec Mick. Ils braillèrent SALT PEAnuts SALT PEAnuts SALT PEAnuts. Bon sang. Quelle soirée ! L'une des meilleures. *If this is spring, then it's time to sing!* Vers six heures, ils prirent congé de De Niro. M'appelez pas, dit-il, c'est moi qui vous appelle. Ils rigolèrent. Joe prit un taxi avec Mick. Howdy, Joe, fit le chauffeur. Tu viens d'arriver en ville ? Il leur offrit un pète à chacun. Ils l'allumèrent. Regarde dehors, dit Mick sur la banquette arrière. Regarde, Joe. Des fleurs de nuit, fit Mick en pointant son doigt sur les néons qui paraissaient ternes à la lueur du petit matin. Foutu hippie, dit Joe. Chaque détail confirmait le triomphe. La gueule du réceptionniste. La lourde clef dans la main. Les portes silencieuses de l'ascenseur. La montée. Le lent parcours dans le couloir. Une fois dans la chambre, il se

déshabilla et se coucha contre Gaby. J'ai pensé à toi chaque minute depuis que tu m'as quitté. Elle sourit. Son visage était sans aucun fard. Ses mains attentionnées, tendres. Il caressa ses seins nus du bout des doigts. À ce moment précis, Gaby était irremplaçable, elle l'avait trouvé, elle était venue le chercher, c'était ça qu'elle avait fait. Sa bouche était chaude autour de sa bite. Il essaya de trouver une obscurité, mais leurs corps étaient ouverts et neufs, innocents. Les bruits de la rue fugaces, tranquilles. Totalement épuisé, il sentit qu'il commençait à tomber, il tombait dans le matin, dans l'été, son corps formait des nuages de violet et de rouge. Il était une star de cinéma sur un écran, il était un trompettiste dans une fanfare, il était une voiture aux phares allumés. Ensuite, il resta allongé le visage tout contre elle. Elle souriait. Sur le chemin du sommeil, il continua de la scruter. Est-ce que je te rends heureux ? demanda Gaby.

Et le jeudi 28 mai, le *New York Times* alla se coucher comme si rien ne s'était passé. Un journal pâle, truffé d'erreurs, plein d'abstractions sur la marche bancaire du monde. Chargé de nécrologies, farci de mots croisés et d'analyses, bourré de tout et n'importe quoi, mais sans les Clash, sans le seul groupe du monde qui signifiait quelque chose, et maintenant les Clash avaient investi Times Square. Les Clash étaient partout. Les Clash passaient sur toutes les stations de radio, on les annonçait sur toutes les chaînes de télé, les Clash sortaient par les vitres des taxis couleur bourdon. Les Clash étaient un sujet de conversation au déjeuner quand les travailleurs au torse sale et luisant mangeaient leur sandwich. Les Clash étaient mentionnés sur les avenues, où des jupes dansaient au-dessus de talons hauts et où des costards pas donnés retournaient

au boulot après de longs déjeuners au club. C'est la révolte à Times Square. Dis-le à ta mère. Dis-le à ton père. New York est en état de choc. Rock révolutionnaire. *Smash up the nation*. Au Gramercy, les téléphones sonnaient à la réception et dans les chambres. Qu'est-ce que c'était que ce bordel ? Qu'est-ce qui se passait ? Les Clash se réveillaient avec des œufs et des haricots, avalaient le monde avec du jus d'orange et des infos. Les pompiers de New York avaient annulé le concert du vendredi et la police menaçait de fermer le Bond's International Casino tout entier. Le public paniquait, des milliers de gens avaient acheté leurs billets et craignaient de ne pas pouvoir voir les Clash. Il s'agissait de leurs seules dates aux États-Unis, et les fans les attendaient depuis des semaines, cette semaine, on allait s'en souvenir pour le restant de ses jours. Les Clash étaient une montagne. Cette montagne, beaucoup avaient fait des kilomètres pour la voir. Et voilà que le NY Fire Department la leur avait officiellement enlevée. Subjugués, Joe et les autres regardaient la télé fixée au mur du hall de l'hôtel. On expliquait qu'il n'y avait pas eu d'émeutes à Times Square depuis que Frank Sinatra y avait joué dans les années cinquante. Le maire avait envoyé la police montée, mais la masse était en mouvement, hors de contrôle, il leur fallait évacuer toute leur frustration, cette putain de mafia, ces politiques corrompus, cette foutue boîte de nuit. Le truc, c'était que pour chaque concert des Clash, le Bond's avait vendu bien trop de billets. Voir le groupe briller sur l'écrêteau en néon pendant plus d'une semaine signifiait des dizaines de milliers de personnes à l'intérieur du Bond's et des millions dans les caisses. Mais les propriétaires de boîtes de nuit qui n'avaient pas eu la chance de mettre le grappin sur les Clash n'étaient pas restés les mains dans les

poches. Le groupe avait été embarqué dans la guerre mafieuse qui faisait rage à New York, différents clans essayaient de s'exclure mutuellement de la compétition et de se mettre des bâtons dans les roues. Un patron de la mafia avait probablement chuchoté à l'oreille d'un gars, qui avait chuchoté à l'oreille d'un autre, qui avait appelé le directeur des pompiers : Va vérifier combien de billets le Bond's a balancés pour les concerts de ces tarés d'Anglais. Combien étaient-ils derrière les portes hier soir, par exemple ? Trois mille ? Quatre mille ? Et combien a-t-on effectivement le droit d'en laisser entrer ? Whaouh, en effet. Je te remercie. Peter Bannon était en direct de Times Square. Felipe Luciano était à Broadway pour Channel 2. Qui sont ces Anglais qui ont mis le feu à Times Square ? Eh bien, ils sont rebelles et contestataires, ce sont des punks qui font partie d'une nouvelle vague, ils sont intransigeants et follement créatifs. Ils sont même naïfs et insolents. Il y eut un petit reportage dans lequel Kosmo Vinyl garantissait que tous ceux qui avaient acheté des billets verraient les Clash. Personne n'avait à s'inquiéter, soulignait-il. Sous Kosmo, était écrit en lettres rouge vif : *Joe Strummer*, « *The Clash* ». Ils poussèrent des vivats dans le hall du Gramercy. Kosmo, tu reprends le chant ! Kosmo lui-même était constamment au téléphone, il parlait à la police, il parlait à la presse, il parlait à Joel Heller, le patron du Bond's. Tout à fait, disait Kosmo dans le combiné, bordel, OK, OK, merci. Après avoir raccroché, Kosmo se repeigna, comme si regagner le contrôle de sa mèche pouvait l'apaiser. Puis le téléphone se remit à sonner. Où est Bernie, putain ? s'écria Kosmo. Quelqu'un savait-il où se trouvait Bernie Rhodes ? Cà pour cela qu'ils avaient réembauché Bernie, pour gérer des merdiers comme celui-ci. Où était Bernie Rhodes, merde,

quand on avait vraiment besoin de lui ? Ils le découvrirent au lit. La femme de chambre leur avait ouvert la porte, et sous la couette se trouvait Bernie. Il cherchait manifestement à se cacher, mais Kosmo souleva délicatement la couette, révélant un Bernie slip blanc et lunettes. Sur la commode, la télé bourdonnait allègrement avec des images de Times Square. Je refuse de m'occuper de ce machin, déclara Bernie. Je n'en suis pas capable. C'est trop grand pour moi. Joe lui lança ses vêtements, lui dit de voir à se lever, à mettre un pantalon et ses lentilles. C'était ce pour quoi ils le payaient. On était en 1981, il était temps de se lever. On mérite un peu de loyauté, là, Bernie. Merde à la loyauté et merde à toi aussi, Joe. Bordel, Bernie, tu fous le feu à tout ce que tu touches, et puis tu t'en vas pendant que la baraque crame. Bernie plissa les yeux vers Joe. Écoute, j'étais manager d'une tripotée de groupes pendant que toi, tu ne faisais que rêver d'en faire partie. Joe secoua la tête. Il avait beaucoup investi dans cette réintégration de Bernie. Il avait tout mis en jeu, lui-même, le groupe, et c'était comme ça qu'il le remerciait ? Je parle pour les Clash, là, Bernie. Ah, pour une fois tu ne parles pas pour toi-même ? Joe avança vers Bernie comme s'il avait l'intention de lui en coller une. Kosmo le retint. Vas-y, cogne, lança Bernie. Il était à genoux sur le lit. Il ôta ses lunettes et les essuya. Tu manques manifestement d'arguments, alors cogne, vas-y. C'est ce que tu fais d'habitude, non ? Joe poussa Bernie. Tu ne vaux même pas la peau de mes jointures, fit Joe. Je n'ai plus rien à te dire.

À la 44^e Rue, le taxi fut arrêté. Les policiers s'efforçaient de diriger la circulation depuis différents coins de rue. CIRCULEZ NE VOUS ARRÊTEZ PAS CIRCULEZ

CIRCULEZ. Mais la police pouvait s'énervier autant qu'elle voulait pour les faire rouler, les automobilistes restaient à reluquer. Pour rien au monde, personne n'aurait voulu rater ça. Les Clash descendirent, remontèrent Broadway, rencontrèrent la masse et se firent engloutir par elle. Les gens criaient ALLEZ PUTAIN DE JAUNE QUI EST-CE QUI TE PAIE, FOUTU FLIC ? La police criait en retour DISPERSEZ-VOUS DISPERSEZ-VOUS POUR LA DERNIÈRE FOIS DISPERSEZ-VOUS. Un flic en chemise bleue à manches courtes cria que si la moindre bouteille était ne serait-ce que soulevée de l'asphalte, les responsables seraient mis en cage. Dans la foule, des gens avaient aperçu les Clash, ils criaient : JOOOOE ! Kosmo Vinyl se glissa entre le groupe et les fans. LAISSEZ-NOUS PASSER, NOUS SOMMES LES CLASH DE LONDRES LAISSEZ-NOUS PASSER, NOUS SOMMES LES CLASH DE LONDRES. Ils besognèrent pour traverser tous ces corps, arrivèrent au Tin Pan Alley, se faufilèrent dans le bar. Quelques fans tapèrent à la vitre. ON VEUT LES CLASH ON VEUT LES CLASH. La police les chassa. Du bar, ils avaient une vue parfaite sur la masse amibienne qui cognait sourdement contre le mur de policiers. Les gens continuaient de crier, pierres et bouteilles étaient brandies, la foule ondoyait d'avant en arrière, tandis que les publicités papillotaient sur Times Square. Joe alluma une cigarette en jubilant. Excellent. Exquis. C'étaient eux qui avaient déclenché ce chaos. Quatre Anglais à New York. As-tu déjà vu chose plus délicieuse ? Paul s'enfonça dans son siège et commanda un milk-shake au chocolat. Mick était assis au comptoir, la face blanche. Tu prends ton pied ? demanda Joe en lui donnant une tape dans le dos. Le barman apporta des boissons. C'est presque mieux que Notting Hill, dit Paul.